

JANE
JOHNSON



La
FAVORITE
du SULTAN

JANE JOHNSON

La FAVORITE *du* SULTAN

Roman

Traduit de l'anglais par Thierry Piélat

Premier 5^e jour de Rabi al-Awwal
An 1087 de l'hégire (1677 du calendrier grégorien)
Meknès, royaume du Maroc

La pluie tombe à verse depuis les petites heures du jour et transforme le sol en borbier. Elle tambourine sur les tuiles des toits et les terrasses où les femmes suspendent d'ordinaire le linge à sécher tout en épiant les allées et venues des hommes en contrebas. Elle tambourine sur la faïence verte de la mosquée ainsi que sur les quatre pommes dorées et le croissant de lune qui couronnent le grand minaret. Elle laisse des traînées sombres comme du sang sur les murs d'enceinte du palais.

La djellaba plaquée sur le corps, les artisans contemplant les blocs de cèdre destinés à la porte principale, maintenant trempés et maculés de boue. Aucun n'a pensé à protéger le bois de la pluie : c'est la saison où, d'ordinaire, tels des névés orange, les soucis tapissent les collines rouges mutilées et où les figues commencent à s'arrondir dans les jardins de la ville.

Sur le continent voisin, le roi de France s'est lancé dans l'aménagement fort coûteux de son palais et ses jardins de Versailles. Le sultan Moulay Ismail, empereur du Maroc, a déclaré son intention de bâtir un palais qui éclipsera celui de Versailles : ses murs s'étendront d'ici, à Meknès, sur quatre cent cinquante kilomètres dans les montagnes du Moyen-Atlas, jusqu'à Marrakech ! La première tranche – le Dar Kbira, avec ses douze pavillons d'une hauteur imposante, ses mosquées et ses hammams, ses cours et jardins, ses cuisines, ses casernes et koubbas – est en voie d'achèvement. La Bab al-Raïs, la porte principale de l'enceinte, doit être inaugurée demain. Les gouverneurs de province

des quatre coins de l'empire sont venus pour l'occasion, porteurs de présents : esclaves, étoffes en fil d'or, pendules françaises et chandeliers d'argent. À minuit, Ismail projette de sacrifier un loup de ses propres mains et d'ensevelir la dépouille sous l'entrée. Mais comment faire si la porte elle-même, symbole de cette grandiose entreprise, n'est pas terminée ? Et que fera le sultan si ses desseins sont contrariés ?

L'un des artisans se masse la nuque d'un air pensif.

De l'autre côté de l'enceinte, des esclaves européens peinent en haut des murailles extérieures, occupés à colmater une énorme brèche là où elles se sont écroulées dans la nuit. Le pisé est saturé d'eau : le sable et la chaux n'ont probablement pas été séchés comme il se doit et la pluie l'a fragilisé. La réparation ne tiendra sans doute pas et tous seront fouettés pour cause de négligence. Voire pire.

Ils sont maigres et pâles, le visage émacié par la faim, leur tunique déchirée et sale. L'un d'eux, longue barbe et yeux caves, regarde cette scène de désolation.

— Par le sang du Christ, il fait assez froid pour tuer des porcs.

Son voisin hoche sombrement la tête.

— C'est aussi sinistre qu'à Hull en hiver.

— À Hull, au moins il y a de la bière.

— Oui, et des femmes.

Tous soupirent.

— Même les femmes de Hull semblent belles après cinq mois ici.

— Et dire que tu as pris la mer pour leur échapper !

Cette remarque déclenche un rire bref et amer. Ils ont survécu aux nuits dans les matamores¹ puants dans lesquels ils ont été enfermés. Ces diables d'étrangers les ont capturés sur des navires marchands ou des bateaux de pêche de Cork à la

1. Cachots souterrains dans lesquels les Barbaresques enfermaient leurs esclaves chrétiens la nuit. (*Toutes les notes sont du traducteur.*)

Cornouailles et ils ont passé leurs premières semaines au Maroc à se raconter leurs histoires, pour garder vivant le rêve du pays.

Will Harvey se relève soudain en écartant de son visage ses cheveux trempés.

— Par les yeux du Christ, regardez-moi ça !

Tous se retournent. Le portillon de la porte principale du palais s'ouvre et un étrange engin apparaît, suivi d'un personnage de haute taille, qui doit se courber au passage. Il déploie maintenant toute sa stature. Il est vêtu d'une robe écarlate partiellement couverte par un manteau de laine blanc ourlé d'or. Au-dessus de sa tête enturbannée, il tient un morceau d'étoffe rond monté sur un long manche, qui le protège des intempéries.

— Que diable est-ce là ? s'enquiert Harvey.

— Je crois que c'est une bonne-grâce², hasarde le révérend Ebslie.

— Je ne parle pas de cet engin, âne bâté, mais de la créature qui le porte. Regardez comme il avance à la façon d'un poney espagnol bien dressé !

L'individu se fraie en effet précautionneusement un chemin entre les flaques. Sur ses babouches ornées de pierreries, il porte des socques en liège à semelles épaisses que la boue aspire avec avidité. Fascinés, les travailleurs suivent sa progression et se mettent bientôt à le siffler :

— Espèce de clown !

— Giton !

C'est un rare plaisir de se décharger quelque peu de leur tourment sur quelqu'un d'autre, même si la cible de leurs quolibets est un étranger qui ne comprend pas les insultes.

— Fat !

— Cuistre !

— Blanchette !

— Chevalier de l'anneau !

2. Pièce de tissu ornementale servant à garnir une ouverture.

Comme si cette dernière remarque avait fait mouche, le courtisan s'arrête net et, inclinant son ridicule parapluie en arrière, lève les yeux. Si son allure et sa vêtue ont donné une impression de féminité fanée, le visage qui se tourne vers les trublions la dément. Blanc, il ne l'est certainement pas ; délicat, pas davantage. Il semble avoir été sculpté dans de l'obsidienne ou quelque bois dur noirci par l'âge. Tel un masque guerrier, impassible, l'homme ne laisse rien transparaître d'humain, si ce n'est une ligne blanche révélatrice sous l'iris noir tandis qu'il les foudroie du regard.

— Vous devriez veiller à ne pas insulter n'importe qui.

Un silence consterné s'abat sur le groupe d'esclaves.

— Un claquement de mes doigts, et vos surveillants arrivent au pas de course.

Dans l'embrasure de la porte à une trentaine de mètres de là, quatre hommes préparent du thé dans une sorte de samovar. Les volutes de vapeur qui s'en échappent leur donnent l'air de spectres. Une impression trompeuse : si on leur fournit l'occasion de distribuer une punition, ils abandonnent en un clin d'œil leur tâche et déboulent dans le monde des hommes, prêts à jouer du fouet et de la trique.

Les prisonniers se trémoussent gauchement, comprenant trop tard la gravité de leur erreur. Personne ne parle anglais dans ce pays perdu ! Le courtisan les regarde sans passion.

— Ces hommes ont été choisis pour leur caractère impitoyable. Il ne reste pas une once d'humanité en eux. Ils ont pour instruction de punir sans merci les paresseux et les indisciplinés ; ils vous tueront et enseveliront vos cadavres sans le moindre regret dans les murs mêmes que vous reconstruisez. Il y en aura toujours d'autres pour vous remplacer. La vie ne vaut pas cher à Meknès.

Les captifs savent que c'est la stricte vérité. Au désespoir, ils se tournent vers Will Harvey, leur porte-parole – après tout, c'est sa faute : c'est lui qui a attiré leur attention sur cet homme –, mais il a la tête basse, comme s'il attendait qu'on le frappe. Nul ne dit mot. La tension est palpable.

Harvey lève enfin la tête, une expression butée sur le visage.

— Tu es un homme ? Ou un diable ? Tu permettrais que nous mourrions pour quelques paroles inconsidérées ?

Ses compagnons retiennent leur souffle. Le courtisan lui adresse un pâle sourire, puis le masque reprend sa place.

— Suis-je un homme ? C'est une bonne question...

Il s'interrompt, leur laissant le temps d'examiner son manteau passementé d'or, les bracelets de prix sur ses avant-bras noirs musclés, l'anneau d'argent à son oreille gauche.

— Je suis une moitié d'homme, un rien du tout, un esclave, tout comme vous. Remerciez le ciel que, lorsqu'ils m'ont castré, ils ne m'aient pas enlevé le cœur.

Le dais lui cache de nouveau le visage. Pas un ne parle, ne sachant trop ce que cela veut dire. Ils regardent le courtisan poursuivre son chemin dans la boue vers le grand terrain vague entre le palais et la médina. Il passe à la hauteur des surveillants, fait halte. Les prisonniers cessent de respirer. De toute évidence, des salutations sont échangées, rien de plus. Alors, apaisés, conscients d'avoir frôlé la mort d'un cheveu, ils reprennent leur labeur sans fin. Ils vivront un jour de plus pour travailler... et mourir. Et en définitive, c'est tout ce que peut demander n'importe lequel d'entre nous.

— La paix soit avec toi.

Sidi Kabour est âgé et menu, doté d'une barbe d'un blanc immaculé, de mains soigneusement manucurées et d'excellentes manières. Jamais on ne penserait qu'il est le plus grand spécialiste des substances toxiques de tout le Maroc. Il penche la tête et me sourit, la froide politesse de son accueil destinée à donner l'impression qu'il ne m'a encore jamais rencontré, comme si je venais de découvrir son échoppe cachée dans le fond du souk au Henné, attiré par le parfum de l'encens, du safran de Taliouine et d'autres substances moins licites. En vérité, il me connaît bien : ma maîtresse a souvent recours à ses services.

Mon instinct aiguisé par la vie de cour est tout de suite sur le qui-vive. Je baisse les yeux vers lui, ma taille déjà haute encore augmentée par ces socques ridicules.

— Et avec toi, *fkib*, dis-je, sans rien trahir.

Son œil gauche se contracte, je regarde derrière lui. Un homme se tient dans l'ombre à l'arrière de la boutique. Lorsque je repose les yeux sur le commerçant, il pince les lèvres. *Fais attention*. J'opte pour la jovialité.

— Quelle pluie !

— Ma femme, qu'Allah veille sur elle, a sorti tous les tapis du salon hier à midi et les a suspendus sur la terrasse pour les aérer.

— Et a oublié de les rentrer ?

Sidi Kabour a un haussement d'épaules fataliste.

— Sa mère était malade : elle a passé la nuit à son chevet et ne s'est souvenue des tapis qu'après la première prière. C'étaient ceux de ma grand-mère, tissés en bonne laine solide, mais les couleurs ont déteint.

Il fait la grimace ; je sais cependant que ces mots anodins ne visent qu'à endormir l'attention du client caché dans l'ombre. Tandis que le marchand énumère les herbes médicinales qu'il a mélangées pour sa belle-mère et les effets qu'elles ont eus sur sa constipation, l'homme prend la parole :

— As-tu de la racine de colchique ?

Mes cheveux se dressent sur ma nuque. Le colchique d'automne est une plante rare aux propriétés opposées. Des substances bénéfiques contenues dans son tubercule arrêtent le saignement et favorisent la cicatrisation, je ne le sais que trop bien. En revanche, après réduction, les feuilles produisent une toxine mortelle. La plante atteint des prix exorbitants en raison de sa rareté et de ses effets puissants. À en juger par son accent, l'acheteur vient de quelque part entre la chaîne de l'Atlas saharien et le Grand Désert, région où le colchique pousse le plus abondamment (je constate qu'il porte des babouches à bouts arrondis, peu communes ici dans le Nord). Il doit donc savoir qu'on peut se le procurer à un prix bien plus raisonnable au souk de Tafraout. Ce qui veut dire que pour lui, ou le maître qu'il sert, l'argent ne compte pas et qu'il a un besoin pressant de cette plante. Mais la question demeure : est-ce pour soigner ou pour tuer ?

Sidi Kabour se précipite à l'arrière de l'échoppe. Je sens les yeux de l'homme posés sur moi et je lui souris mollement, décontenancé par l'intensité de son regard. Les courtisans sont souvent envieux, les mignons et les nègres, fréquemment méprisés : je mets ce regard sur le compte de tels préjugés.

— *Salam aleikoum*. La paix soit avec toi.

— Et avec toi.

Sous prétexte d'enlever ces damnés socques, je glisse le papier que je tiens, où sont énumérés les articles demandés, sous un flacon de la marque de musc favorite de l'impératrice Zidana,

où sidi Kabour saura le trouver. Nous avons déjà recouru à ce stratagème, lui et moi : on n'est jamais trop prudent en matière de secrets. Je range les socques sous l'étal, où je pourrai les récupérer plus tard, puis je me redresse et affecte d'essuyer la pluie de mon burnous avec application, de façon à ce que l'inconnu voie que j'ai les mains vides.

Il ne m'a pas quitté des yeux : son regard me donne la chair de poule. L'ai-je déjà vu à la cour ? Ses traits me sont en quelque sorte familiers. Sous sa calotte tricotée rouge, il a le visage osseux ; on pourrait le trouver beau s'il n'avait une bouche au pli méchant. Pas d'anneau d'esclave à l'oreille. Un affranchi ? Un marchand, à part entière ? Tout est possible : le Maroc est l'un des carrefours commerciaux du monde, le pays n'est qu'un vaste marché. Mais si c'est un simple marchand, pourquoi sidi Kabour m'a-t-il lancé un avertissement ? Et pourquoi cet homme cherche-t-il à acheter, sans en faire de mystère, un puissant poison ? S'il sait qui je suis, il ne doit pas ignorer que je suis ici pour accomplir une mission semblable. Est-ce une sorte de mise à l'épreuve ? Et si oui, par qui ?

J'ai bien sûr des soupçons. J'ai des ennemis, et ma maîtresse aussi.

Sidi Kabour réapparaît.

— C'est cela que tu cherches ?

Le client renifle les tubercules comme s'il pouvait par son seul odorat déterminer s'ils répondent à ses critères. Autre fausse note : tout bon empoisonneur sait que peu importe l'âge d'une racine, comme son cousin le lis, le colchique conserve indéfiniment ses qualités létales.

— Combien ?

L'herboriste annonce un chiffre faramineux, accepté après un bref marchandage. Quelque chose de sinistre se trame, j'en suis persuadé. Alors que le Méridional fouille dans sa bourse, je m'éloigne prestement dans le souk, manquant de peu d'entrer en collision avec une charrette à bras où s'entassent des pots à eau, des marmites et des casseroles, mettant rapidement plusieurs

ânes, une foule de femmes voilées et un troupeau d'enfants entre moi et un éventuel poursuivant. Après avoir trouvé refuge sous l'auvent d'un café, je jette un coup d'œil en arrière et regarde les gens passer, guettant un visage aux traits accusés et une calotte rouge. Lorsqu'il apparaît évident que personne ne me file, je maudis ma sottise. Les quolibets des esclaves européens ont mis mes nerfs à vif. Je ne suis plus moi-même.

Par ailleurs, j'ai des courses à faire pour ma maîtresse ; je n'ai pas le temps de traîner ici à me complaire dans ma paranoïa. Mieux vaut laisser sidi Kabour se débarrasser de l'homme du Sud et m'employer à exécuter les ordres de l'impératrice ; je retournerai le voir plus tard. Il lui faudra sans doute un moment pour certaines préparations.

L'échoppe du sellier se trouve de l'autre côté du souk, après les marchands de vêtements, les merciers, les tailleurs et les cordonniers. Le sellier est grand et fort, presque aussi sombre de peau que moi, les traits épais, la mine morose ; en entendant ma requête, il prend une expression de désarroi presque comique.

— Un sac à crottin ? Brodé d'or ?

J'acquiesce.

— C'est pour un très saint cheval. Il a fait le pèlerinage de La Mecque et on ne peut laisser ses crottes tomber par terre.

J'explique en détail quel modèle désire Moulay Ismail. L'artisan ouvre de grands yeux.

— Et combien le sultan paiera-t-il un travail aussi complexe ? demande-t-il, mais il a déjà l'air vaincu ; il connaît la réponse.

J'écarte les mains en un geste d'excuse. Le sultan ne sort que très rarement une pièce de sa bourse. Le pays et tout ce qui s'y trouve lui appartiennent : pourquoi payer ? À quoi lui servirait l'argent ? Mon maître l'amasse pourtant dans le Trésor et, s'il faut en croire la rumeur, dans de multiples salles secrètes creusées sous le palais. Au lendemain de la mort du sultan Moulay Rachid, son frère, qui célébrait le grand jeûne en chevauchant à bride abattue dans les jardins de son palais de Marrakech et heurta de la tête, accident fatal, une branche basse d'oranger,

Ismail élit domicile à Fès et s'autoproclama empereur. L'armée lui promet sans attendre son soutien, puisque c'est lui qui la payait. C'est un rusé, mon maître : il a du flair pour tout ce qui concerne le pouvoir. Il fait un bon empereur, malgré son absence de légitimité.

Je rappelle au pauvre sellier que la commande royale ne manquera pas de lui valoir des travaux lucratifs de la part de ceux qui souhaitent singer l'exemple de mon maître, mais il ne semble guère convaincu de l'affluence des amateurs de sacs à crottin brodés d'or.

Je viens à bout plus facilement de mes autres tâches importantes, les commerçants connaissant bien la musique. Par ailleurs, c'est un honneur de fournir l'empereur, descendant direct du Prophète. Il y a de quoi se vanter. Certains ont même ajouté sur leur enseigne : « Par ordre de Sa Majesté, le sultan Moulay Ismail, empereur du Maroc, que Dieu lui accorde gloire et longue vie. » *Il vivra plus vieux qu'aucun de nous*, pensé-je en poursuivant mon chemin. Certainement plus en tout cas qu'aucun de ceux se trouvant à portée de ses accès de colère. Ou de son épée.

La venue du libraire copte à Meknès est rare et notre rencontre, le moment que j'attends avec le plus d'impatience. Il est arrivé en ville avec l'ouvrage qu'Ismail lui a demandé pour enrichir sa célèbre collection de livres saints. Non qu'Ismail puisse lire lui-même un mot de ces textes sacrés (quelle nécessité quand il peut payer des érudits pour le faire ? De plus, il connaît tout le Coran par cœur, savoir dont il aime faire parade). Mais il chérit ses livres et les traite avec la plus grande vénération ; il a beaucoup plus de respect pour eux que pour la vie humaine.

Après les salutations et les questions interminables sur sa femme, ses enfants, sa mère, ses cousins et ses chèvres, l'Égyptien me laisse un moment pour aller chercher la commande dans la chambre forte qu'il loue quand il est à Meknès et, en l'attendant, je respire l'odeur du vieux cuir et du parchemin, en touchant les couvertures bien-aimées et en méditant les versets gravés. À son retour, l'air affairé, le libraire est hors d'haleine, cramoisi et le

capuchon de sa djellaba est trempé. Lorsqu'il extrait le livre de son emballage en toile de lin, je comprends pourquoi il ne l'a pas gardé avec son stock habituel, car sa beauté est à couper le souffle. Deux tons d'or ornent sa reliure. Des motifs complexes ont été ciselés dans le panneau central entouré d'un double liseré gras. Il me rappelle les tapis qui ornent les appartements du sultan, de pures merveilles venues des lointaines Herat et Tabriz.

— Puis-je ?

Je reste de marbre, mais mes mains tremblent en se tendant vers l'ouvrage.

— Il vient de Chiraz. Il date des premiers Safavides. Vois les motifs découpés sur la planche intérieure. Le travail est exécuté de façon exquise, mais très fragile.

— C'est de la soie ou du papier ?

Je passe les doigts sur le délicat motif ajouré découpé à l'intérieur de la couverture, qui laisse entrevoir en dessous des losanges turquoise. Le libraire copte sourit avec indulgence.

— De la soie, évidemment.

J'ouvre le volume au hasard et tombe sur la sourate 113, l'Al-Falaq. Mon doigt suit les volutes de la calligraphie, je lis à haute voix :

— « Je cherche asile auprès du Seigneur dès la naissance du jour, contre la méchanceté des êtres qu'il a créés, contre le malheur de la nuit ténébreuse quand elle nous surprend, contre la méchanceté des sorcières qui soufflent sur les nœuds, contre le malheur des envieux qui m'envient... »

Cela pourrait décrire mon univers. Je lève les yeux.

— C'est une édition digne de la beauté des paroles qu'elle recèle.

— C'est effectivement un trésor sans prix.

— Si je rapportais tes paroles au sultan, il hausserait probablement les épaules et déclarerait que rien de ce qu'il pourra proposer ne sera jamais suffisant et qu'en conséquence il ne te donnera rien... Mais, ajouté-je après un temps d'arrêt, je suis autorisé à te faire une offre.

Je donne un chiffre tout à fait substantiel. Il mentionne le double et, après un marchandage courtois, nous traitons pour une somme intermédiaire.

— Viens au palais demain matin après l'inauguration, lui dis-je, et le grand vizir honorera cet accord.

— J'apporterai le livre au sultan en même temps.

— Je dois l'emporter maintenant : Moulay Ismail est impatient de le voir. Et puis demain est le jour du rassemblement ; il ne recevra pas de visiteurs.

— L'emporter par ce temps ? Si une goutte de pluie tombe dessus, il sera irrémédiablement abîmé. Laisse-moi le porter moi-même au palais dimanche, bien présenté dans l'emballage adéquat.

— Je perdrai ma tête si je ne reviens pas avec et, aussi laide qu'elle soit, j'y suis curieusement attaché.

Mon interlocuteur m'adresse un petit sourire en coin et je me souviens qu'en dépit de sa femme et de ses enfants tant vantés il est connu pour payer généreusement un jeune garçon ou deux en échange de leurs faveurs, pratique peut-être acceptable en Égypte, mais qu'il est préférable de cacher dans le Maroc d'Ismail.

— Elle n'est pas laide ; il me déplairait de la voir séparée du reste de ton corps, Nous-Nouss. Emporte donc le livre, mais veille sur lui comme sur ta vie. Je viendrai dimanche matin en recevoir le paiement.

Il enveloppe l'ouvrage dans sa toile de lin et me le tend en soupirant.

— Rappelle-toi qu'il est irremplaçable.

Ce serait mentir de dire que je ne suis pas inquiet à la perspective de transporter un tel trésor, mais je n'ai plus que deux courses à faire : des épices pour mon ami Malik et la commande de Zidana à prendre chez l'herboriste.

Malik et moi avons l'habitude d'échanger des services ; nous sommes devenus amis par nécessité autant que par inclination, puisqu'il est le chef cuisinier d'Ismail et moi, le goûteur du sultan.

La confiance mutuelle est utile en pareilles circonstances. Les ingrédients dont a besoin Malik – du ras el hanout préparé selon sa propre recette et de l'essence d'attar dont Ismail est friand dans son couscous – me ramènent dans le quartier des épices, où j'effectue mes achats. De là, il n'y a qu'un pas pour retourner chez sidi Kabour.

Je me penche sous l'auvent et suis surpris de trouver l'endroit désert. Peut-être sidi Kabour s'est-il absenté un moment pour boire un thé avec un ami commerçant ou acheter du charbon de bois pour son brasero. Je soulève le flacon de musc et constate avec satisfaction que la liste des commandes de Zidana a disparu. Il se peut que l'herboriste soit allé chercher un ingrédient qu'il garde dans un local plus discret...

Une autre minute passe et toujours pas de sidi Kabour. Le parfum entêtant qui s'élève de l'encensoir en cuivre devient carrément suffocant. Ce n'est pas la plaisante fragrance habituelle – un peu de résine d'élémi mélangée à du benjoin blanc – mais une combinaison plus complexe dans laquelle je décèle du bois d'aloès et les senteurs conflictuelles de l'ambre et de la résine de pin, l'une douce, l'autre âcre, que personne ayant tous ses esprits ne songerait à mêler.

« Dépêche-toi », marmonné-je, l'estomac noué. Patienter ou m'en aller ? Mon anxiété augmente. Le sultan ne va pas tarder à commencer sa tournée et il attend de moi que je l'accompagne comme je le fais toujours. Mais si je reviens sans ses achats, Zidana sera furieuse ou, pire, gardera un silence songeur qui précède généralement un cruel châtement. Être pris entre les deux, tel est le péril quotidien que j'affronte ; difficile parfois de savoir lequel est le plus redoutable – le sultan, avec ses rages terrifiantes et ses violences soudaines, ou sa première épouse, qui exerce une terreur plus subtile. Je ne suis pas certain de croire aux effets de sa magie car, bien que nous ayons été élevés selon des traditions similaires (moi, parmi les Sénoufo, elle, chez les Lobi voisins), j'aime à penser que j'ai acquis certaines lumières au cours de mes voyages. Il ne fait aucun doute qu'elle sait manier toutes sortes d'aller chercher

des poisons subtils et il ne me plaît guère d'être chargé d'aller chercher des poisons pour l'impératrice, facilitant ainsi ses entreprises meurtrières, mais je suis un esclave de la cour et je n'ai pas le choix. La cour de Meknès est un panier de crabes : connivences et tromperies, confusions et intrigues. Suivre le droit chemin en un tel lieu est quasiment impossible ; même l'homme le plus probe encourt le risque de s'y retrouver fatalement compromis.

Je me glisse dans l'arrière-boutique en me rongéant les sangs. Boîtes contenant des piquants de porc-épic et des cils de souris (ceux des mâles dans une, ceux des femelles dans une autre), de l'antimoine, de l'arsenic et de la poudre d'or ; caméléons, hérissons, serpents et salamandres séchés. Charms contre le mauvais œil, philtres d'amour, friandises pour attirer les djinns aussi sûrement que le sucre attire les guêpes. Au fond, le long du mur poussiéreux, je me retrouve face à une énorme jarre en verre remplie de globes oculaires. J'ai un violent mouvement de recul, bouscule de la hanche les étagères, et le bocal vacille dangereusement, son contenu secoué de sorte que tous les yeux semblent me fixer, comme si j'avais réveillé une armée de djinns pris au piège. L'étagère penche un peu. Je pose avec précaution le coran enveloppé dans sa toile de lin à côté de moi, la redresse afin que la jarre ne tombe pas et me félicite d'avoir évité un désastre. Je me demande comment sidi Kabour s'est procuré autant d'yeux humains avant de m'apercevoir que les pupilles sont des fentes verticales, comme celles des yeux de chat ou de chèvre.

Je ne peux rester là plus longtemps. Je vais rentrer au palais pour servir Moulay Ismail et expliquer à Zidana que ses exigences ont été satisfaites et reviendrai chercher les commandes plus tard dans la journée, en espérant que la chance soit toujours de mon côté. C'est la seule chose à faire. Je me tourne avec détermination... trop vite ; mon pied se prend dans quelque chose et je perds l'équilibre.

Je suis généralement assez agile, mais tous ces yeux m'ont perturbé – peut-être même ont-ils provoqué ma chute, au moment précis où je me flattais d'échapper à leur influence mauvaise. Les

quatre fers en l'air, la tête coincée contre une pile de paniers qui chancelle et dégringole, me voilà à présent recouvert de piquants de porc-épic, de scorpions séchés et – j'en saisis une et l'écarte avec dégoût – d'une multitude de grenouilles mortes. Secoué, je me relève d'un bond et balaie de la main ces choses infectes pour m'en débarrasser. Les dards et les pinces de scorpion pris dans la laine de mon burnous y restent accrochés avec obstination. Je les retire un à un, relève l'arrière du vêtement pour l'examiner et constate que j'ai également renversé un récipient empli de carmin, qui s'étale sur la laine blanche en une avide marée rouge.

Je perds mon sang-froid : le burnous, un très beau burnous, plus beau que tous ceux que je pourrai jamais m'offrir, a appartenu à Ismail, et voilà qu'il est définitivement gâché. D'ordinaire, lorsqu'on reçoit un cadeau, on l'utilise comme bon nous semble, mais le sultan a une excellente mémoire et une fâcheuse tendance à demander pourquoi l'on ne porte pas tel ou tel vêtement ou accessoire qu'il nous a offert par un effet de sa royale générosité. Et plus d'un a perdu un membre, voire la vie, pour avoir fourni une réponse insatisfaisante.

J'empoigne un coin du burnous afin d'essorer le liquide rouge et constate qu'il est plus épais et plus sombre que le carmin et qu'il colle à mes paumes. Une forte odeur âcre m'emplit la bouche et le nez, une odeur qui n'a rien à voir avec celle des scarabées écrasés, de l'encens ou de quoi que ce soit de beau ou de sacré.

Je baisse les yeux avec effroi : l'obstacle contre lequel j'ai buté est le cadavre de sidi Kabour. Quelqu'un lui a tranché la gorge aussi nettement que celle d'un mouton à l'Aïd. Sa belle barbe blanche a été coupée et repose, imbibée de sang, sur sa poitrine. Et au moment de mourir, ses intestins se sont vidés, ce qui explique l'odeur nauséabonde. Le brûle-parfum a dû être rempli avec ce qui se trouvait à portée de main pour tenter de masquer la puanteur.

Une grande tristesse m'envahit. Les musulmans enseignent que la mort est une obligation, une tâche dont il faut s'acquitter sans jamais se dérober, qu'elle n'est ni un châtement ni une tragédie

et qu'on ne doit pas la redouter. Mais cette aimable philosophie ne rend pas compte de la brutalité de cette mort. Sidi Kabour était quelqu'un de délicat ; qu'on l'ait égorgé ainsi et laissé mijoter dans son sang et ses déjections, les yeux ouverts fixés sur le vide, est répugnant. Je me baisse pour fermer ces pauvres yeux désormais aveugles et constate que quelque chose dépasse de ses lèvres grises. Je m'en empare d'un geste vif.

Avant même de l'avoir examiné, je sais avec une morne certitude ce que c'est : un coin mâchonné de la liste que j'ai dressée des commandes de Zidane. Le vieil homme a de toute évidence essayé d'empêcher qu'on ne la lui arrache en la mangeant. À moins qu'on ne la lui ait fourrée dans la bouche. Le reste a disparu – dans le gosier de sidi Kabour ou entre les mains de son meurtrier, je n'en sais rien. Je ne peux rester ici pour le découvrir, car une pensée tout aussi terrible me vient brusquement à l'esprit, puis une autre.

La première est que je suis couvert de sang et qu'on va me prendre pour l'assassin. La deuxième est que je me rappelle avoir posé l'ineestimable coran à mes pieds lorsque j'ai remis d'aplomb l'étagère.

Je me retourne, un goût de bile dans la gorge : mes pires craintes se confirment. Le lin d'un blanc immaculé est maintenant taché de rouge. J'arrache la toile du précieux objet qu'elle renferme...

Du sang sur un saint coran est un abominable sacrilège. Mais du sang sur le coran safavide après lequel languit Ismail laisse présager une mort lente et douloureuse.

La mienne.

Je fixe des yeux le livre saccagé, puis le mort, en m'efforçant de mesurer l'énormité de la situation tandis que ma pensée s'é gare en tous sens. Je devrais signaler le meurtre, effectuer une déclaration auprès des autorités en les assurant de mon innocence. Mais qui croira un esclave ? Car je ne suis rien de plus, nonobstant mon statut au palais. Ses murs délimitent un domaine magique, protégé, mais à l'extérieur je ne suis qu'un Noir trop habillé couvert du sang d'un honnête commerçant. Et si je suis arrêté, je ne me berce pas d'illusions : le sultan ne s'inquiétera pas de mon sort au point de m'y soustraire. Plus probablement, il piquera une colère parce que je suis en retard et me coupera la tête à l'instant où il me reverra. Cela me galvanise. Je dois retourner au palais aussi vite que possible.

J'enlève précipitamment mon burnous et en enveloppe le coran trempé de sang. Je jette un coup d'œil autour de moi : le vieux burnous de sidi Kabour est accroché à une patère près de l'entrée. Il ne s'habillait pas comme un riche, mais à la manière musulmane, en n'affichant pas une fortune plus grande que celle de son voisin. Je me dirige vers le manteau de laine, pour me rendre compte après coup que je laisse un chapelet d'empreintes sanglantes dans mon sillage. Le vêtement est trop court, mais, après l'avoir passé, j'ai l'impression d'être anonyme, en dehors, bien sûr, de mes babouches jaunes, maintenant rouge sombre, ornées de pierreries. Dans ce pays, seules les femmes portent des chaussures rouges, et quoi que je puisse être d'autre, je ne suis

pas une femme. Je les retire et les mets avec le livre. Mieux vaut être pieds nus que taché de sang ; mieux vaut être pris pour un mendiant ou un juif que pour un meurtrier. Je tire le long capuchon pointu par-dessus mon turban, me voûte pour dissimuler ma taille, balance le ballot par-dessus mon épaule et sors rapidement dans le souk, tête baissée.

— Sidi Kabour !

La voix est curieuse, interrogatrice. Je ne me retourne pas.

Lorsque j'arrive aux premières portes du palais, les gardes me font signe d'y aller ; ils s'ennuient trop et sont trop frigorifiés pour s'intéresser à mon changement de tenue. Je traverse la place où ont lieu les processions, passe rapidement près des magasins et des casernes où dix mille membres de la garde noire du sultan tiennent garnison, puis franchis d'autres portes menant aux pavillons.

D'un pas vif, je contourne des tas de sable et des pyramides de mortier de chaux, des bacs de *tadelakt*, des piles de bois et de tuiles. Je longe en courant la koubba, où le sultan relègue les cadeaux qu'on lui apporte en tribut. (Les donateurs seraient furieux de savoir que les objets rares qu'ils ont si soigneusement choisis prennent la poussière pêle-mêle. Ismail est comme son jeune fils Zidane : il se lasse de ses présents sitôt qu'il les a reçus.) Les gardes auraient dû m'interpeller – un homme nu-pieds, couvert de sang, en train de courir et portant Dieu sait quoi sous le bras – mais ils sont à l'intérieur, à l'abri de la pluie.

À l'approche des pavillons du sultan, le personnel est nécessairement plus vigilant.

— Hé, toi, là ! Montre ton visage et dis-nous ce que tu fais.

C'est Hassan, accompagné de trois des gardes en qui Ismail a le plus confiance, des hommes d'apparence terrifiante, plus grands encore que moi et à la musculature massive. J'ai vu Hassan briser le cou d'un homme avec ses seules mains et Yaya prendre une lance en pleine cuisse sans ciller. Je repousse en arrière le capuchon de ma djellaba.

— C'est moi, Nouss-Nouss.

— Tu as l'air d'un rat qui se noie, pris en train de voler du pain au grenier.

— Ce n'est que du linge.

Ce qui est vrai au moins en partie.

— Alors tu ferais mieux de te mettre au sec, sinon il va être trempé une deuxième fois.

Je me faufile rapidement devant eux sous le vaste passage voûté en forme de fer à cheval et pénètre dans le grand hall, mes pieds claquant et glissant sur le marbre. J'entends une petite troupe de courtisans venir dans ma direction. J'arrive à ma chambre, une antichambre du pavillon d'Ismail, et me coule à l'intérieur juste avant qu'ils n'apparaissent.

Je lave mes mains et mes pieds ensanglantés dans la fontaine de la cour, en espérant que personne ne me voie, puis enterre mes babouches dans la terre meuble sous l'hibiscus. Mais que faire avec le burnous et le coran ? Ma petite chambre, même si elle offre un bel espace avec sa fenêtre en plein cintre, son plafond en bois de cèdre et ses murs couverts de zelliges, est chichement meublée. Hormis mon étroit divan en crin de cheval, elle ne contient qu'un tapis de prière, une écritoire et un coffre en bois sur lequel trônent un encensoir et un chandelier. Cela, les vêtements que je porte, le contenu de ma bourse et celui de mon coffre constituent l'ensemble de mes possessions.

J'enlève le brûle-parfum et le chandelier, puis vide le contenu du coffre sur mon lit. À peine ai-je le temps de fourrer le ballot à l'intérieur que j'entends la voix du sultan :

— Nouss-Nouss !

Cette voix, on ne peut pas ne pas la reconnaître. Aussi doucement qu'il parle, quels que soient la foule ou les bavardages autour de lui, elle affecte non seulement l'ouïe mais aussi quelque chose de viscéral, au tréfonds de soi. J'ôte en hâte la robe pourpre souillée, passe la première chose qui me tombe sous la main (une tunique en laine bleu foncé), enfle en vitesse mes vieilles babouches, me précipite dehors et me prosterne.

— Lève-toi, Nouss-Nouss ! Où est le livre ?

Mon pauvre esprit hébété n'a pas encore trouvé d'excuse plausible pour l'absence du coran saccagé. Le front toujours pressé contre les carreaux froids, j'imagine les gens demandant : « A-t-il eu une belle mort, ce pauvre Nous-Nous ? Y a-t-il eu beaucoup de sang ? Quelles ont été ses dernières paroles ? »

— Le livre, garçon ! Lève-toi et va le chercher ! Sinon, comment constater mes progrès spirituels ?

Il faut quelques instants pour que mon cerveau embrouillé comprenne et une vague de soulagement me paralyse presque les jambes. Je me remets debout précipitamment, retourne en courant dans ma chambre, prends le livre et l'écritoire et ressors au pas de course.

Ismail m'observe avec insistance. Il tire sur sa barbe, très foncée et en pointe. Il a les yeux noirs et brillants, les paupières lourdes et tombantes. Il semble y avoir une lueur d'amusement dans son regard, comme s'il savait quelque chose que j'ignore, qui pourrait bien avoir un lien avec le moment et la façon dont je vais quitter cette vie terrestre. Mais il est habillé en vert aujourd'hui, ce qui est de bon augure. C'est sa couleur favorite (car celle du Prophète), et lorsqu'il porte du vert, cela signifie généralement qu'il n'a pas d'effusion de sang en tête. Le rouge ou le jaune, c'est une tout autre histoire. S'il s'habille en l'un ou l'autre ou bien si nous voyons son page porteur d'un change, alors nous surveillons nos arrières.

— Viens !

Il tourne les talons et, avec le troupeau des contremaîtres des travaux, nous lui emboîtons le pas à la queue leu leu, suivis par le caïd Mohammed ben Hadou Ottur (appelé aussi El Attar, le Marchand d'épices), en conversation avec trois autres sommités de la cour, et enfin par le Hajib, le grand vizir en personne, le Premier ministre Si Abdelaziz ben Hafid. Ce dernier me rattrape et marche à mon côté.

— Ça va, Nous-Nous ? Tu sembles essoufflé.

Ses lèvres charnues se retroussent en un sourire, mais l'expression n'atteint pas ses yeux. À la cour, nous portons tous un masque.

— Très bien, sidi, merci.

— *Alhamdulillah*.

— Que Dieu en soit remercié, répété-je en écho d'un ton cérémonieux, tout en m'étonnant qu'un tel homme puisse prononcer le nom du Compatissant sans tomber raide mort.

— Je suis content de l'entendre. Je serais très peiné s'il t'arrivait quelque chose de fâcheux.

Il baisse les yeux.

— Tu t'es coupé ?

J'ai un pincement au cœur.

— Ce n'est que de la boue.

Je soutiens son regard d'un air de défi et vois son sourire s'effacer, donnant à son visage une apparence aussi inhumaine qu'une tête de reptile. Puis il laisse tomber sa main de telle façon qu'elle m'effleure l'aine comme par accident. Il m'observe pendant que j'essaie de réprimer mon écœurement sans y parvenir.

— Que tu dis, Nouss-Nouss. Que tu dis.

Il me transperce du regard encore un instant, puis se détourne et se fraie un passage parmi l'entourage du sultan pour rejoindre celui-ci, rappel tangible adressé à moi et à tous les autres qu'il se considère, lui et lui seul, sur un pied d'égalité avec notre souverain.

Ben Hadou le suit de ses yeux pâles et, bien qu'il garde une expression de marbre, je sens chez lui de l'antipathie teintée de mépris. Puis il tourne la tête et ses yeux gris – vifs, attentifs – se posent sur moi. J'ai l'impression qu'en cette fraction de seconde il a perçu tout ce qui s'est passé entre mon ennemi et moi.

La construction du palais impérial de Meknès, grandiose, est une entreprise d'un orgueil démesuré, voire monomaniaque. Nous avons appris par les captifs français les mieux informés que leur roi s'est lancé dans un projet similaire, bien qu'à une échelle passablement plus modeste et que, pour l'heure, ce ne soit guère plus qu'un pavillon de chasse au milieu de marais infestés

par les moustiques. En en entendant parler pour la première fois, Ismail a eu un rire dédaigneux.

« Ces Européens, tout ce qu'ils créent, ce sont des folies, des lubies personnelles qui se résument parfois à rien. En revanche, lorsque mon projet aura abouti, ce sera une ville aux proportions magnifiques, le plus grandiose hommage jamais rendu à la grâce de Dieu. Je vais transformer un désert à la gloire d'Allah. Sa sainte parole sera écrite en gros sur la terre, sur les murs et dans chaque détail, son dessein éternel et infini réalisé dans le monde matériel ! »

Le désert se montre récalcitrant : les problèmes surgissent les uns après les autres et je dois en prendre note minutieusement dans le registre. Mon esprit en déroute fait de moi un piètre scribe et la pluie s'acharne à aggraver le problème ; elle fait couler l'encre et, par endroits, efface même des mots. Dès qu'on me donne congé, je retourne en vitesse à ma chambre. Si je ne consigne pas sur-le-champ les instructions précises dictées par Ismail pour les transmettre au maître d'œuvre, son courroux s'abattra sur moi sans délai.

Je m'assois en tailleur sur mon divan, ouvre l'écritoire et, après avoir plongé ma plume de roseau dans l'encre, j'écris soigneusement :

« Premièrement, renforcer la Bab al-Raïs avec des montants et des traverses de fer. Trouver un nouveau maître artisan pour ajouter un motif représentant un soleil rayonnant et des croisants de lune, car si le roi de France se fait appeler le Roi-Soleil, Ismail commande à la fois le jour et la nuit. Le nouveau motif doit être achevé avant l'inauguration.

« Deuxièmement, la maison des gardes doit être démolie et reconstruite du côté est.

« Troisièmement, la muraille extérieure la plus proche du mellah³ doit être reculée de cinquante pas, ce qui implique de raser les maisons situées sur cette bande de terrain de façon à

3. Quartier juif d'une ville marocaine.

ménager un espace convenable entre notre domaine et les habitants de la ville. Leurs occupants doivent être informés par proclamation et recevoir l'ordre de commencer les travaux de démolition immédiatement. Des logements leur seront trouvés entre-temps, mais ils devront déblayer eux-mêmes les gravats.

« Quatrièmement, la frise sculptée dans le Koubbet el Khiyatin doit être refaite. Il est important de choisir cette fois un maître artisan sachant lire et écrire. » (Malheureusement pour le premier sculpteur, le vizir tout sourire a fait remarquer que l'expression « La majesté de Dieu », répétée maintes fois dans l'élégante écriture coufique, a été mal orthographiée, devenant « Les chaînes de Dieu », et l'erreur reproduite une douzaine de fois.)

Ce ne sont pas les seules instructions dont je dois me souvenir, mais ce sont les seules qu'il me faille coucher sur le papier. Le colchique devra attendre...

Je cours au bureau du maître d'œuvre, lui remets les notes, m'assure qu'il les comprend bien, puis parcours au trot les deux kilomètres jusqu'au harem, de l'autre côté du palais.

Le harem est à tous égards un lieu interdit ; le nom vient de *haram*, qui signifie précisément « interdit ». Entrer dans un harem, c'est franchir une ligne invisible, passer du public au privé, du profane au sacré ; c'est comme lever un voile, pénétrer dans un espace intime. Dans le monde extérieur, les gens portent cette barrière dans leur cœur et leur esprit, mais dans le palais d'Ismail, les points de transition sont plus palpables : quatre portes de fer sévèrement gardées. À chacune, je suis forcé d'expliquer ma présence imprévue, alors que je fais partie des rares personnes autorisées à évoluer entre les deux mondes, masculin et féminin, extérieur et secret.

— Oui ? s'enquiert le chef des eunuques du harem en me regardant de toute sa hauteur.

Karim est l'un des féaux d'Ismail, des hommes élevés pour être dévoués corps et âme au sultan. Son frère Bilal est l'un des

gardes postés à la porte des appartements d'Ismaïl. La plupart d'entre eux n'ont pas plus de vingt ans, mais ils sont immenses. Je suis grand; pourtant ils me dépassent d'une demi-tête et sont deux fois plus larges que moi.

— Tu sais qui je suis, Karim. Tu me vois tous les jours.

Sa voix haut perchée ne manque jamais de me surprendre, tant elle jure avec sa taille. On dit qu'il en est ainsi de ceux qui sont castrés jeunes.

— Tu as une lettre d'autorisation ?

— Karim, tu sais que si j'en avais une, je l'aurais écrite moi-même, en tant que scribe du sultan.

Cette logique semble le rendre perplexe : il continue de me dévisager.

— J'ai fait des courses pour l'impératrice, ajouté-je.

Il baisse les yeux vers mes mains vides, puis les plonge de nouveau dans les miens. Je soutiens son regard; il finit par incliner la tête et crie à un gamin à la peau sombre, au physique maigre et nerveux :

— Va chercher Amina et dis-lui que Nouss-Nouss souhaite voir sa maîtresse.

Le garçon détale. Les salles renvoient « Amina ! Amina ! » en écho comme les cris d'un oiseau pris au piège.

Je m'apprête à poursuivre mon chemin, mais la grosse main de Karim se referme sur mon bras.

— Mieux vaut que l'impératrice soit d'abord prévenue.

Le gamin revient enfin, suivi d'une femme énorme dont les babouches rouges claquent sur le marbre. Son visage ruiselle de sueur et elle a mis son voile à la hâte. Elle paraît hors d'elle.

— Où sont les commissions de Zidana ?

— Hélas, je ne les ai pas avec moi et c'est pourquoi je veux lui parler en personne.

Amina pince les lèvres.

— Elle est occupée. Elle m'a envoyée chercher ce qu'elle a commandé au souk.

Elle a le regard soupçonneux, comme si je cachais les paquets sur moi et refusais de les lui donner, puis elle soupire et me fait signe de la suivre. Je marche derrière elle, horrifié et fasciné par le balancement de ses hanches monumentales. Elle écraserait un homme sous elle comme le serait un chien sous une patte d'éléphant. Les femmes fortes sont extrêmement appréciées ici, où seul un pauvre prendrait pour épouse une femme maigre. Elles prennent du poids délibérément en mangeant de la *zumeta*, une pâte très nourrissante à base d'oléagineux, de beurre et de graines pilées de *tifidas*, le melon amer. On jurerait qu'elles grossissent à vue d'œil.

Il faut une éternité pour arriver aux appartements de l'impératrice et me voilà à présent complètement hypnotisé par la démarche ondulante d'Amina. À cela s'ajoute le trouble de mes pensées, si bien que je ne peux empêcher ma mâchoire de se décrocher quand les femmes du harem se tournent pour me regarder. L'espace d'un instant, je crois être entré dans un repaire de sorcière, où Zidana aurait organisé une réunion de démons ou transformé ces femmes en monstres, car à la lumière dansante de la lampe les visages sont hideux, déformés et dégoulinants. Je me souviens alors que nous sommes le cinquième jour, consacré à d'obscurs rituels de beauté, et que j'ai devant moi, non pas des djinns, mais des dames de la cour, la figure couverte d'argile ou de légumes réduits en purée, les cheveux remontés en torsades gluantes, passés au henné et à l'huile.

Une odeur d'amande et de myrte emplît l'air; l'encens brûle dans des niches autour de la pièce. Les témoignages de leur alchimie sont omniprésents: assiettes d'œufs, lait et miel, pots d'huiles aux riches nuances, bols d'argile colorée et tas de feuilles de henné, peaux de grenade et écorces de chêne s'entassent sur les plateaux en cuivre des tables basses.

Même sous un masque d'argile rouge sur lequel le henné a coulé, Zidana est reconnaissable: sa peau de jais brille entre les mètres et les mètres d'étoffe rouge dans lesquels elle est drapée et les bracelets d'or qui scintillent à ses jambes et à ses bras. Elle

porte un rang de perles enroulé plusieurs fois autour de son cou massif et de lourdes boucles d'oreilles d'or tirent ses lobes vers les clavicules.

— Pardonne-moi, ma dame... commencé-je.

— Allez-vous-en, allez-vous-en tout de suite ! Vous n'avez pas honte ? Cachez-vous ! crie-t-elle en agitant les mains vers ses compagnes.

— Ce n'est que Nouss-Nouss, dit l'une, et les autres de glousser.

Elles m'observent sans vergogne par-dessus le voile qui cache maintenant la moitié inférieure de leurs visages enduits d'argile. Elles battent des paupières en une parodie de flirt. « Ce n'est que Nouss-Nouss. » C'est tout ce que je suis pour elles : un cobaye sur lequel mettre à l'essai leurs techniques de séduction.

— Ne sommes-nous pas belles, Nouss-Nouss ?

Belle, Laïla l'est plus que la plupart, avec de jolies chevilles et de jolies mains qui battent comme des ailes d'alouette. Jadis, j'aurais fait la cour à la gracieuse Laïla, mais maintenant je ne ressens plus qu'un vain désir et détourne les yeux.

— Les dames de Zidana sont pareilles à des étoiles brillantes autour de la lune parfaite qu'est l'impératrice elle-même, dis-je d'un ton neutre.

— Cesse de tourmenter ce pauvre garçon et décampe !

Zidana lui lance un bol qui l'atteint à l'épaule et laisse échapper une pluie de pétales rouges qui volettent telles des plumes sanglantes. Après quoi, les femmes s'éclipsent rapidement et nous nous retrouvons seuls, l'impératrice et moi. Pour tout autre homme, être seul avec l'impératrice, c'est la certitude de perdre la tête, mais je ne suis que Nouss-Nouss.

Nouss-Nouss n'est pas le nom que je portais quand je suis venu au monde et j'espère que ce n'est pas le nom que j'emporterai avec moi dans la tombe, mais c'est celui qui est le mien depuis que l'on m'a offert à Zidana, il y a de cela cinq longues années. On m'a conduit dans sa chambre, tête baissée et tremblant, vêtu d'un simple pagne, un collier de fer au cou et des

chaînes aux pieds. Elle a hurlé aux gardes de me les ôter. Non par sympathie, mais parce que la présence de fer fausse les sortilèges. Même alors, j'ai gardé la tête basse. Ses pieds étaient aussi sombres que les miens, roses sous la plante, ses chevilles, robustes. J'ai vu ses pieds dessiner des cercles autour de moi : elle m'observait. Les motifs formés dans mon dos par les cicatrices tribales, celles, entrecroisées, laissées par le fouet du négrier, l'anneau d'argent des esclaves à mon oreille. Avec la canne dont elle ne se sépare jamais, elle m'a relevé le menton et regardé en face.

On s'attendrait à ce qu'un sultan, à même de choisir dans un continent entier ainsi que parmi les captives étrangères, ait jeté son dévolu sur une femme splendide comme première épouse ; or Zidana n'a jamais été jolie. Mais ses yeux vous transpercent jusqu'à l'âme. Quand elle vous regarde, elle semble évaluer tous vos défauts et points faibles et trouver le meilleur moyen de les exploiter. La peur est la première réaction et il faut faire confiance aux premières impressions.

« Où est ta fierté ? m'a-t-elle demandé doucement, d'une voix aussi légère que son corps était lourd, en me tournant la tête d'un côté et de l'autre et m'examinant sous toutes les coutures. Tu es un Sénoufo, un guerrier. Souviens-t'en. »

Un guerrier ! J'ai failli sourire. Dans ma tribu, on me taquinait beaucoup pour préférer le chant et les percussions aux sagaies et à l'art de la guerre.

« Comment t'appelles-tu ? »

Je le lui ai dit ; elle a souri, et quand elle souriait, on entrevoyait la jeune Lobi qu'elle avait été. Nos tribus étaient presque voisines, au sud de l'empire songhaï, jadis puissant, dans cette partie de l'Afrique que les marchands d'esclaves nomment simplement la Guinée, sans prendre la peine de distinguer entre nos différents pays, avec leurs lignées, leurs royaumes, leurs religions et leurs populations distincts. De même qu'ils appellent le Soudan – le Sud ou le Noir – les pays situés au sud du Maroc. Peu leur importe d'où nous venons ou qui nous sommes : ils nous emmènent

et nous modèlent à leur convenance : gardes du corps, guerriers, concubines ou eunuques.

Puis elle a dit dans notre dialecte :

« Pour ces gens, nous ne sommes rien, guère plus que des morceaux de chair dont ils ont la maîtrise. Mais notre savoir et notre moral nous appartiennent et nous devons les ménager. L'information et la volonté, voilà les clés du pouvoir. » Elle s'est penchée vers moi, les yeux brillants. « Sais-tu comment on appelle ce breuvage, mon garçon ? »

J'ai jeté un coup d'œil à la tasse fumante posée sur la table et n'ai pas répondu.

« C'est du café, une boisson à la fois amère et douce, tout comme la vie. Je bois le mien avec du lait et de l'eau, moitié-moitié, *nouss-nouss* en arabe, a-t-elle dit. Et c'est comme cela que je vais t'appeler, car tant que tu n'auras pas surmonté ce qu'on t'a fait, tu seras une moitié. »

Je me penche vers elle, assailli par son parfum de musc et de néroli.

— Y a-t-il un endroit plus privé où nous pourrions parler, ma dame ?

— Nous sommes seuls, *Nouss-Nouss*, si tu ne l'as pas remarqué.

— Les espions ont de longues oreilles.

Elle sourit, un éclair d'or là où le métal précieux a remplacé ses dents d'origine. On raconte que lorsqu'on l'a amenée, les dents de devant lui ont été arrachées afin qu'elle ne morde pas les hommes dans leurs parties intimes, mais ce n'est peut-être que vile calomnie. Zidana a toujours eu des armes plus puissantes dans son arsenal.

Je la suis dans la salle intérieure, qu'elle traverse vivement en veillant à contourner le tapis. Elle le soulève, découvrant une trappe par laquelle on aperçoit le haut d'un escalier sombre. Elle se glisse dans l'ouverture avec une souplesse qui dément son embonpoint.

— Suis-moi.

Une lumière éclot dans l'obscurité en contrebas et, en descendant, je distingue une longue pièce, basse de plafond, un divan installé contre le mur du fond, une table supportant un grand mortier, un pilon, un brasero, des cornues en verre, et, alignés contre les murs, des meubles à tiroirs et des étagères où sont rangés bocaux et boîtes, très semblables à ceux de l'échoppe de sidi Kabour.

Un antre de magicien sous le nez de Moulay Ismail !

Une odeur déplaisante de moisi me fait éternuer.

— Je suis très honoré, Majesté. Qui d'autre connaît ce lieu ?

— Personne... de vivant.

— En dehors du constructeur.

Le sourire de Zidana est éloquent. Merveilleux : voilà maintenant que je suis le seul être vivant avec qui elle a partagé son secret ! Ma position semble encore plus périlleuse. Elle tourne ses yeux lumineux vers moi.

— Alors, Nouss-Nouss, où sont les choses que j'ai commandées ?

Je décide d'être direct.

— Sidi Kabour est mort, assassiné.

Je lui raconte ce qui s'est passé, sans omettre la stupidité de mon comportement. Lorsque j'en viens à parler du morceau de la liste de commissions que j'ai trouvé dans la bouche du pauvre homme, elle m'interrompt avec fureur :

— Tu as dressé une liste par écrit ? Et tu l'as laissée à portée de la main de n'importe qui ?

— Je l'ai laissée en un endroit où seul sidi Kabour savait pouvoir la trouver.

L'excuse ne semble guère convaincante, même à mes yeux. Furieuse, Zidana arpente la pièce en marmonnant. S'agit-il de charmes, mandant à Merra ben Harith, le roi des djinns, ou à Demouch, le chef des afitres, de me mener en enfer ? À quelle vitesse puis-je remonter l'escalier et me hisser dans le salon, jusqu'où puis-je fuir avant que les gardes ne m'arrêtent ? Je fais

un pas en arrière et jette un coup d'œil discret vers l'escalier. Pas assez discret : Zidana me dévisage.

— Qu'est-ce qui te prend ? C'est moi qui suis menacée. J'ai beaucoup d'ennemis qui aimeraient mettre la main sur une telle liste pour pouvoir m'accuser de sorcellerie.

— Tout le monde t'appelle déjà Zidana la Sorcière, fais-je remarquer.

— Il y a loin entre soupçon et preuve.

— Elle porte mon écriture, cette liste, lui rappelé-je, mais elle se borne à serrer les lèvres avec mépris.

— Pour quelle raison quelqu'un comme toi aurait besoin de ces choses ? Personne ne croira qu'elles étaient pour ton propre usage.

Elle me transperce du regard.

— Pourquoi alors fais-tu cette tête ?

À contrecœur, je lui parle du coran perse abîmé, du libraire copte qui va venir chercher son dû dimanche et d'Ismail qui va certainement vouloir ma tête pour avoir saccagé son trésor.

— Et où est-il, maintenant, ce livre « saint » ?

— Dans ma chambre, enveloppé dans le burnous taché de sang que le sultan m'a donné.

Elle claque la langue.

— Ah, Nouss-Nouss, tu vois les ennuis que cela crée quand on sert deux maîtres à la fois ? C'est ce qui arrive : tu es partagé dans ton dévouement et tes pensées en sont embrouillées. Tu n'aurais pas dû aller au souk chargé des deux commissions. Mélanger les textes sacrés et la magie noire ne peut jamais donner un bon résultat.

Bien qu'elle se soit convertie à l'islam, ait pris un nom musulman et participé à la cérémonie qui a fait d'elle la femme d'Ismail devant Dieu, Zidana n'en continue pas moins de se conformer à ses propres croyances, la religion ancienne sortie du cœur ténébreux de la jungle. Quand elle prie, c'est Thagba et ses seconds plutôt qu'Allah le Miséricordieux. Grâce à la sorcellerie, elle peut appeler les afrites et les djinns du monde musulman

pour causer les ravages dont ils sont capables, mais aussi les *thila*, les enfants de la forêt, ces êtres anarchiques qui ne répondent que devant Thagba. Sans doute porte-t-elle épinglées à ses vêtements des amulettes d'argent contenant des versets du Coran, mais à même la peau elle conserve des fétiches confectionnés avec Dieu sait quelles horreurs.

Elle continue de faire les cent pas en marmottant ; j'ai une fois encore la sensation de surprendre une conversation avec quelqu'un que je ne peux voir et mes cheveux se dressent sur ma nuque. Finalement, elle se retourne vers moi.

— J'ai une idée. Je vais envoyer une fille chercher le burnous et le livre dans ta chambre et je vais m'assurer qu'on les remette parfaitement en état. Ensuite, tu feras quelque chose pour moi.

Ce même soir, j'accompagne le sultan à la mosquée pour la prière, goûte sa nourriture et mange un tout petit peu. Puis je m'assieds avec lui en compagnie d'une vingtaine de ses femmes, toutes armées d'instruments de musique et d'une effroyable quantité de khôl, sous l'œil attentif de Zidana et d'une douzaine des chats bien-aimés d'Ismail. Après quoi il choisit sa compagne pour la nuit et congédie enfin d'un geste ceux et celles d'entre nous en surnombre.

Je retrouve avec bonheur la solitude de ma chambre pour porter l'annotation nécessaire dans le livre des congrès :

*5^e jour, Rabi al-Awwal. Aziza, esclave guinéenne,
dent de devant en or, long cou. Vierge.*

Je fixe cette annotation sommaire, referme le registre et, dans un soupir, le mets de côté. Alors seulement je songe à ouvrir le coffre. Le burnous et le coran n'y sont plus. Zidana a trouvé le moyen de les faire enlever, comme elle a trouvé le moyen de faire déflorer la petite Aziza cette nuit. Aziza ne représente pas une menace, alors que Fatima, la sœur du Hajib, doit être maintenue hors de

la vue du sultan. Abdelaziz a depuis longtemps des visées sur la succession. Il est de noble ascendance, quoique sa famille ait été impécunieuse avant son ascension. Ismail lui fait confiance à tous égards en matière de gouvernement, y compris en lui laissant les clés du Trésor ; même Zidana craint de le menacer frontalement, bien que deux de ses goûteurs soient morts mystérieusement. Tout compte fait, elle n'est qu'une esclave, sans lignée ni condition sociale, hormis celle que lui accorde le sultan selon sa fantaisie. Et il est fantasque, comme tous l'ont appris à leurs dépens. J'ai entendu de mes propres oreilles Abdelaziz recommander au sultan que son héritier légitimé soit de pure souche marocaine pour que le royaume soit préservé après sa mort (puisse le Compatissant veiller à ce que ce jour terrible demeure lointain). Seul le Hajib peut prendre le risque d'encourir sa colère avec une telle suggestion et en réchapper, mais Ismail gâte son vizir, le considère comme son frère. Et pourtant en aucun cas il ne traite la ravissante Fatima comme une sœur, petite chose aux formes généreuses qu'elle est. Il y a trois ans, elle a donné naissance à un garçon ; l'enfant n'a pas vécu, ce qui est tout aussi bien, sinon il aurait eu la préséance sur le second fils de Zidana. L'an passé, elle a mis au monde un autre garçon, et celui-ci s'est jusqu'à présent montré plus résistant. Il n'y avait cependant pas de Fatima ce soir ; nul doute qu'elle ait été indisposée par une dose d'aconit soigneusement mesurée.

Allongé sur le divan, je me souviens brusquement d'un détail fâcheux de cette horrible journée.

Ces fichus socques !

Je les ai laissés sous l'étau de sidi Kabour, pensant les récupérer à mon retour. Mon cœur manque briser les barreaux de sa cage, mon gémissement emplit la nuit. Je ne peux pas être vu retournant à l'échoppe. Envoyer un page les chercher ? Et s'il était interpellé et interrogé ? Personne ne mentira par amour pour moi et je n'ai pas d'argent.

La sueur ruisselle le long des muscles de mon dos. Une envie de vomir me submerge.

Des socques. Rien de plus. Je suis loin d'être le seul à en porter dans la rue aujourd'hui, bien que les miens soient sans doute de meilleure facture que la plupart. Je lutte contre la panique et reste là, étendu dans l'obscurité.

Des fastes du palais de Meknès à la cour décadente de Charles II, l'incroyable destin d'une jeune Anglaise.

Royaume du Maroc, XVII^e siècle. Accusé à tort d'un meurtre, l'eunuque Nouss-Nouss doit, pour avoir la vie sauve, s'acquitter d'une mission: convaincre Alys, une jeune Anglaise que le sultan destine à son harem, de se convertir à l'islam.

Farouchement attachée à sa religion, la captive risque la mort si elle ne se plie pas aux désirs du sultan. En lui racontant sa propre histoire, Nouss-Nouss parvient à émouvoir la jeune femme, qui accepte la conversion. Entre ces deux êtres naît une profonde amitié, qui se transforme rapidement en amour. Mais, devenue la favorite du sultan, Alys appartient dorénavant à un homme et un seul, le plus puissant du royaume...

TRADUIT DE L'ANGLAIS PAR THIERRY PIÉLAT

Jane Johnson, originaire de Grande-Bretagne, est éditrice. En 2005, elle s'installe au Maroc, où elle vit depuis avec son mari une partie de l'année. Elle a déjà publié deux romans, *Le Dixième Cadeau* et *La Route du sel*, ainsi que des livres pour enfants.